

**HENRI BOSCO , «LE
CAMPAGNARD DE CIMIEZ»
LA «MAISON ROSE», UN HAUT
LIEU DE L'ESPRIT**

Suzanne CERVERA

En janvier 1955 Henri et Madeleine Bosco achètent à Cimiez, avenue de l'Abbaye de Saint-Pons, une petite propriété, la Maison Rose. Chargée de mystère malgré une apparence banale, elle a appartenu, au peintre Paul Iribe¹, dont l'atelier, complètement à l'est de la maison, va devenir le bureau de l'écrivain. Cette métairie, la « Ferme rose », peinte en aquarelle en 1897 par Alexis Mossa lors de ses promenades dans les collines niçoises², a fait partie des importants domaines de l'Abbaye de Saint-Pons. Vendue aux enchères comme le reste de ses biens par l'Etat à partir de 1898³, elle est achetée par le comte Mauricy Prozor⁴, qui y mourra en 1928, dont la famille s'est intéressée de près à l'ésotérisme. Un ami, François Bonjean (1886-1963), au parcours en partie niçois, « inspirateur de spiritualité »⁵ d'Henri Bosco qu'il a rencontré au Maroc, lui a fait connaître les oeuvres de René Guénon, figure fascinante de l'entre-deux-guerres⁶, l'orientant vers la pensée hindoue, et lui permettant d'approfondir son inclination vers les religions de mystère, tandis que le

¹ Paul Iribe (Paul Iribarnegaray) (1883-1935), né en Espagne d'un père ingénieur d'origine basque, élevé à Angoulême, fait ses études artistiques de 1908 à 1910 aux Beaux-Arts à Paris. Dès 1901 il collabore à de nombreuses revues satiriques, *Le Rire*, *Le Cri de Paris*, *L'Assiette au Beurre*. En 1908 il fait de l'album *Les robes de Paul Poiret racontées par Paul Iribe* le pionnier des catalogues de mode. En 1914 il publie *Le Mot* avec Jean Cocteau, part six ans à Hollywood comme décorateur (Seize films dont la version muette des « Dix commandements » de Cecil B. de Mille). De la création de meubles il passe à celle d'objets « Art déco » autour du thème de la rose stylisée qu'il initie. Profondément nationaliste il reprend en 1933 pour plus de soixante numéros la publication du journal *Le Témoin*, antiparlementaire, qu'il avait déjà lancé entre 1906 et 1910. Il participe à la conception des albums publicitaires du paquebot « Normandie » et on le retrouve dans la liste des passagers du voyage inaugural le 29 mai 1935. Il meurt en août d'un accident cardiaque sur le court de tennis de la villa La Pausa, de Coco Chanel, qu'il allait peut-être épouser. (*Raymond Bachollet, Daniel Bordet, Anne Claude Lelieur, « Paul Iribe », préface d'Edmond Charles-Roux, Editions Denoël, 1982, 252 p.*)

² Alexis Mossa, « Cap de Croix, La ferme rose », 20 juillet 1897, Musée Masséna.

³ Salvetti Bonaventure, « L'Abbaye de Saint Pons hors les murs de Nice », Essai historique, 1925, réédité, Serre Editeur, collection History, 2003, 173 p. Thévenon Luc, « Du Château vers le Paillon. Le développement urbain de Nice de la fin de l'Antiquité à l'Empire », *Collection Forum d'Urbanisme et d'Architecture*, Serre, Nice, 1999.

⁴ Né à Vilnius en 1848, le comte Prozor fait partie d'une riche famille lithuanienne qui perd ses domaines lors de l'insurrection de 1863. Ses études poursuivies en France et sa culture européenne lui permettent des activités de diplomate et de traducteur. Tandis que l'une de ses filles, Greta, peinte par Henri Matisse en 1916 (Collections du Centre Pompidou), épouse le marchand de tableaux norvégien Walter Halvorsen, et interprète en 1911 le rôle d'Hedda Gabler au Théâtre de l'Œuvre de Lugné-Poë, l'autre, Marthe Elsa, (1887-1935), subit l'influence de sa mère, dont le salon reçoit la théosophe Annie Besant, émule d'Hélène Blavatsky (1831-1891), et d'Edouard Schuré (1841-1929), fondateurs de l'anthroposophie, et dont Henri Bosco avait lu certaines œuvres. (Helena Petrovna Blavatsky, *Isis dévoilée*, 1877, Editions de l'Homme libre, 2009, Edouard Schuré, *Les Grands Initiés, Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus*, 1889, Librairie académique Perrin, 545 p. Réédition 2009). Elle fait avec son père un séjour au Caire qui la familiarise avec une forme d'ésotérisme. A son retour à Nice en 1918, infirmière bénévole à l'hôpital de l'Abbaye de Saint Pons, elle rencontre et épouse le docteur Jules Constant Auzimour (1893-1941) originaire d'Algérie. Liée aux Sauerwein (Alice, 1865-1932, et Jules, 1880-1967) et par eux au théosophe Rudolf Steiner (1861-1925) dont elle traduit de l'allemand de nombreux ouvrages distribués par les Presses Universitaires de France, (Comme *l'Etude sur la connaissance suprasensible et la destinée humaine*, Editions Alice Sauerwein, dépositaire P.U.F. Paris 1912) elle s'intéresse aux recherches de René Guénon (1884-1951), philosophe dont le syncrétisme mystique mêle les religions d'Orient et d'Occident (Nombreuses œuvres autour de l'ésotérisme, revue *Le voile d'Isis*), et qui se retire en Egypte en adoptant la religion musulmane.

⁵ La plupart des citations d'Henri Bosco dans ses rapports avec François Bonjean sont extraites de leur correspondance. En l'occurrence, lettre 172, 19 juillet 1960 : « Henri Bosco, François Bonjean, Correspondance, 1935-1963, Le chant profond d'une amitié », *Cahiers Henri Bosco*, numéro spécial 37-38, Edition établie, présentée et annotée par Claude Girault et Jean Pierre Luccioni, L'Amitié Henri Bosco, 1998.

⁶ Né à Blois en 1886, René Guénon, fils d'architecte, adolescent brillant mais fragile, abandonne la préparation à l'Ecole polytechnique pour s'intéresser successivement aux voies ouvertes par les diverses traditions ésotériques, maçonnerie, taoïsme, religions occidentales, autant pour faire son profit de leurs ouvertures que pour en démystifier les douteuses obscurités, ce qu'il fait dans une importante production éditoriale, (Collection Tradition chez Gallimard) puis, à partir de 1925 dans la revue *Le Voile d'Isis*. Ses recherches le conduisent à privilégier l'ésotérisme islamique ou soufisme, auquel il est initié sous le nom de Cheik Abdel Wahid Yahia. Il s'installe définitivement en Egypte à partir de 1930, veuf, y épouse une jeune femme égyptienne. Il en adoptera la nationalité en 1949. Adeptes d'une certaine austérité de mœurs, critique du monde moderne, Il estime que le fait de considérer la religion comme un simple fait social, sans enseignement doctrinal sérieux, est une régression intellectuelle; il fascine nombre de ses contemporains dont un petit groupe islamisé gravite autour de lui, et meurt au Caire en 1951, enseveli au cimetière de Darassa, dans la Cité des Morts. (P. Chacornac, *La vie simple de René Guénon*, Editions traditionnelles, 1957).

docteur Mardrus (1868-1949), traducteur des Mille et Nuits, l'initiait au sens du Soufisme, degré élevé de la compréhension de l'Islam⁷.

Devant la colline de Rimiez, si proche que l'on croit toucher l'autre rive de la ravine, ses restanques et ses oliviers, l'écrivain a l'impression d'« un obstacle qui oblige l'œil à se retourner vers l'âme ». Peut-être sent-il résonner en lui les forces telluriques et sacrées dont le magnétisme lumineux a inspiré l'une de ses œuvres les plus abouties, *Un rameau de la nuit*⁸. Tournant résolument le dos au panorama attendu de la Baie des Anges, la succession sombre et magique des lourds sommets côtiers conduit l'œil, par delà l'enchevêtrement des écharpes de brume, le long du Paillon jusqu'à l'Italie des origines.

Pourtant il n'est pas certain que le passé mystérieux de la maison l'ait rendue particulièrement attractive pour l'écrivain. Le lien très fort qu'il a toujours eu, seul survivant de la progéniture familiale, avec sa mère, née à Nice⁹, venue le rejoindre à Rabat où elle est morte et inhumée en 1942, n'est sans doute pas étranger au choix de cet ultime lieu de vie. Même si l'écrivain s'est longuement justifié, sous des prétextes divers, de son abandon saisonnier de Lourmarin, l'essentiel est peut-être dans le non-dit. Poète de l'ombre, Henri Bosco semble avoir retrouvé dans la Maison Rose le paradis perdu de son enfance, le tête-à-tête avec son «compagnon caché», petit fantôme obscur des secrets perdus. Contemplatif, il y ressent ce qu'il appelle le *thambos*, sorte d'extase devant l'Univers.

«Le thambos », c'est la terreur. Ce côté de terreur existe dans le sacré, dans le religieux. Du reste, dans la prière de consécration d'une église il y a ces paroles prononcées par l'évêque: « je consacre ce lieu qui est un lieu terrible ». Car tout lieu où passe le divin, le surnaturel, est terrible et fait trembler. Dieu est terrible et ne se laisse pas approcher sans rites, sans respect. Son Amour est aussi terrible. Les saints vous le diraient. Le « thambos » est donc cette émotion violente de terreur et de sacré à la fois, qui secoue l'homme situé sur un lieu d'émissions de forces cachées dans des éléments minéraux ou végétaux.» Un peu plus tard il ajoute: «J'ai une sensibilité qui capte ces émissions cosmiques. La hantise de cet au-delà qui se cache derrière les crêtes a troublé toute ma vie.»¹⁰.

Henri Bosco veut prendre de la distance, vers «les extrêmes confins de la Provence niçoise», par rapport au château de Lourmarin dans la réhabilitation duquel, par fidélité à son ami rencontré en Grèce, Robert Laurent-Vibert, industriel lyonnais (1884-1925)¹¹, il s'est fortement impliqué ; il veut se mettre à distance du bastidon, acquis en 1947, sur les flancs du Lubéron, petit massif provençal glacé l'hiver, écrasé de chaleur l'été, trop fréquenté pour lui assurer la solitude réfléchie à laquelle le destine sa vocation.

Elève studieux, érudit, pédagogue consciencieux, à la vie apparemment lisse, il ressent le besoin d'exprimer les profondeurs complexes de son âme dans des récits poétiques par

⁷ Le docteur Joseph-Charles Mardrus (1868-1949), d'une famille arménienne installée au Caire puis au Liban, s'établit à Paris. Avant la guerre de 1914-1918, chargé de missions sanitaires au Maroc et en Orient, il voyage en compagnie de sa première épouse, la poétesse Lucie Delarue-Mardrus (1874-1945). Passionné d'un orientalisme dont il lance en partie la mode dans le milieu parisien, il traduit (1898-1904) les «Mille et une Nuits» dans une version nouvelle érotique et non expurgée et compose des contes orientaux que les artistes de l'époque illustrent avec talent. Invité au Maroc par Henri Bosco pour le compte de sa revue *Aguedal*, il y donne une série de conférences passionnantes. (Dominique Paulvé, Marion Chesnais-nièce du Dr Mardrus-, Préface de Frédéric Mitterand, Les mille et une nuits et les enchantements du docteur Mardrus, Exposition *Les saveurs de l'Orient*, 2004-2005, coédition du Musée de Montparnasse et Editions Norma, 127 p.)

⁸ Henri Bosco, *Un rameau de la nuit*, Gallimard, Collection blanche, 1970, 420 p.

⁹ Louise Falena, enfant trouvée à Nice, («esposita»), née de parents inconnus, fut baptisée dans la paroisse Saint Dominique, à l'église Saint François de Paule, le 7 janvier 1859. Le parrain était le sacristain Francisco Goiran, la marraine Maria Conti, domestique. (Acte de Baptême N°101, paroisse Saint Dominique)

¹⁰ «thambos», frisson sacré, état de stupeur que procure l'intuition d'une présence divine. (Iliade, 4, 79; Odyssee, 3, 372; Luc 4, 36). Henri Bosco, *Entretiens avec Monique Chabanne*, Texte établi par Claude Girault, *Cahiers Henri Bosco*, 1987, N° 27.

¹¹ Robert Laurent-Vibert(1884-1925), professeur, hellénisant, propriétaire à Lyon des Usines du Pétrole Hahn, a laissé par testament le château de Lourmarin et l'ensemble de ses collections à une fondation chargée de promouvoir de jeunes artistes, une sorte de petite villa Médicis.

l'intermédiaire «de ces points magnétiques du monde qui, par leurs radiations, excitent le plus intensément les puissances intérieures, la terre, les bêtes, le vent, l'eau, le feu, l'air... Je suis un écrivain humain, non régionaliste. Mes personnages sont provençaux en apparence seulement. Ils sont universels et humains.»¹²

Sans doute faut-il aussi tenir compte dans le choix soudain de ce nouveau lieu de vie de la nostalgie pesante à laquelle, après vingt-quatre ans de présence, d'enseignement, de rayonnement culturel et de présidence de l'Alliance française, le condamnent sa retraite et son exil volontaire du Maroc; il souffre de ne plus animer les revues pour lesquelles il avait une prédilection et des contacts étroits en France et en Afrique du Nord, les *Cahiers du Sud*, la *Revue de la Méditerranée*, la *Revue d'Alger*, *Fontaine*, *La Tunisie française et littéraire*, *Quatre Vents*, *Jeunesse*, *Poésie 41*, et surtout *Aguedal*, «la montagne» en langue berbère, «Revue des Lettres françaises au Maroc», qu'il avait fondée et dont il avait la maîtrise.

«Homme réservé, il s'épanouissait au milieu d'un cercle limité d'amis triés sur le volet et qui tous étaient touchés par la grâce de l'art... Il leur ouvrait sa maison et son cœur.»¹³

L'écrivain déjà ébranlé par la mort de son ami Noël Vesper¹⁴ est surpris par la violence anticolonialiste de l'Afrique du Nord à laquelle il était loin de s'attendre. Bien que conscients d'avoir eu de l'Islam une vision élitiste et partielle, Madeleine et lui recréeront dans la Maison Rose, autour des objets qu'ils aiment, tableaux de ses amis peintres, comme Edy Legrand¹⁵ ou Hassan El Glaoui (né en 1924)¹⁶, cuivres, armes ciselées dont il a la passion, instruments de musique, et de son jardin, l'environnement exotique, palmiers, lauriers-roses, figuiers de Barbarie, et même un kaki, auquel sa belle demeure de Rabat l'a habitué et que les rudesses climatiques provençales lui interdisent. Étonnamment, son bureau, l'ancien atelier de Paul Iribe, tourne le dos à la mer, à l'inverse du 14 rue de Marrakech à Rabat qui dominait de l'embouchure du Bou Regreg à l'Océan. La nuit y tombe plus vite, faveur pour ce poète de la lumière nocturne. Protégé des intrus par les aboiements de son gros chien blanc Ragui, amusé par les incursions bondissantes d'audacieux renardeaux, il peut se livrer en dilettante à ce qu'il aime, butiner parmi ses éditions préférées, recevoir, jouer du violon, aller à la messe en quelque sorte en famille: les Salésiens de l'église Notre Dame Auxiliatrice, fondée par Don Bosco (1815-1888)¹⁷, un cousin originaire, lui aussi, du hameau des Becchi, près de Castelnuovo d'Asti, en Piémont, lui fournissent un bon gros vin rouge qu'il apprécie, et lui ont valu d'être reçu par le pape Jean XXIII, auquel il offre son livre. C'est que, dit-il, il a la foi du charbonnier et ne manque pas de dire sa petite prière le soir.

«Cela peut paraître paradoxal, mais c'est à Nice et non à Lourmarin que j'ai quelque répit... Il y a trop de visiteurs à Lourmarin et trop de festivités dans la région. Ce ne sont que théâtres, concerts, expositions. J'y échappe difficilement, et, en fin de compte, cela me fatigue. Ici, nous

¹² J.P.Cauvin, *Henri Bosco et la poésie du sacré*, entretien du 7 octobre 1962, Paris, Klincksieck, 1974. *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice, Philologie, littératures et histoire ancienne*, N°38, 1979.

¹³ Ahmed Sefrioui, *Cahiers Henri Bosco* 28, 1988, p.66.

¹⁴ Noël Edouard Nougat dit Noël Vesper (1882-1944), d'une famille modeste d'origine vaudoise, fit ses études de théologie à Montauban; en 1906 il fut nommé pasteur à Lourmarin où il devait rester 38 ans. Infirmier militaire en Orient de 1915 à 1919, il fit la connaissance de Robert Laurent-Vibert et d'Henri Bosco et collabora à la restauration du château de Lourmarin. Rédacteur du bulletin *Sully* il anime une association favorable à la mise en place du régime de Vichy et à une certaine argumentation antisémite. Le 20 août 1944 des maquisards arrêtent sa femme dont il veut partager le sort; tous deux sont fusillés le 22 en guise de représailles après l'assassinat de résistants à Apt. (Pierre Bolle, Noël Vesper, *Dictionnaire du monde religieux de la France contemporaine*, sous la direction de Yves-Marie Hilaire et de Jean-Marie Mayeur, tome V, «Les Protestants», sous la direction d'André Encrevé, Editions Beauchêne, avec le concours du CNRS, 1993.

¹⁵ Edy-Legrand (Edouard Warschansky, 1892-1970) peintre orientaliste, vint ensuite s'établir aux environs de Lourmarin. (Cecile Ritzenthaler, Edy-Legrand, *Visions du Maroc*, ACR Editions, 2002, 336 p.)

¹⁶ Le major Good Year, fondateur du Musée d'Art moderne de New York, et le ministre anglais Winston Churchill recommandèrent à son père, le Pacha de Marrakech, de ne pas contrarier sa vocation de peintre et de cavalier. («Hassan El Glaoui, ou l'art d'être soi-même, l'homme et l'artiste», Matisse Art Galerie, 2005. «Hassan El Glaoui, 60 ans de peinture». Espace d'art Actua du Groupe Attijariwafa bank, du 14 octobre au 13 décembre 2010).

¹⁷ Henri Bosco, «La vie extraordinaire de Saint Jean Bosco», Préface de Daniel Rops, Collection «Leurs figures», NRF Gallimard, 1959, 321 p.

vivons plus au calme. Cinq kilomètres nous séparent de la ville où les hordes humaines et mécaniques rendent la vie impossible. Du moins à moi. Je reste donc à côté de mes arbres et je me repose un peu... Je n'aime pas la ville; j'y habite par nécessité. Mes travaux m'y obligent; j'en vis. Toutefois je les ai réglés de façon à me réserver les avantages de quelque solitude... Mon goût si vif pour la campagne, qui, à la ville, me poursuit, y trouve quelque apaisement. Car seul et libre, tout en travaillant, de donner des délassements à ma pensée, je me plais à y évoquer mes courses d'été dans les champs et les collines. Il m'en vient de la douceur. Elle me console du bruit que font, autour de moi, les hommes rassemblés par milliers dans cette ville.»¹⁸

Décidé à passer la saison d'hiver à Nice, il y prolonge volontiers ses séjours et y mène, pour «une œuvre qui n'est pas un produit littéraire, mais une aventure toute personnelle», une vie «sobre et modeste», et que Madeleine décrit ainsi en décembre 1956 à ses amis Bonjean : «La vie s'écoule doucement à la Maison Rose. L'hiver est ensoleillé et sans grands froids. Le petit appartement ne chôme guère, ce qui met beaucoup d'animation dans la maison. Cela ne dérange pas Henri qui disparaît dans son lointain bureau dès qu'un silence prolongé (de sa part) et un certain éclat des yeux m'ont fait prévoir qu'il va tout à coup se lever et s'en aller longuement. Donc son travail avance mais il a pris tant d'engagements qu'il voit (avec un certain plaisir) devant lui plusieurs années bien remplies.»

Quelques mois plus tard, le 11 octobre 1957, elle leur décrit les charmes de l'arrière saison niçoise, «un temps exquis, un chaud soleil d'or.»

L'entrée d'Henri Bosco en octobre 1965 au Comité de patronage de la jeune Université de Nice, les honneurs locaux, la sympathie attentive de Jacques Médecin, rencontré à Lourmarin en 1960 lors des obsèques d'Albert Camus, que, encore jeune journaliste, il «couvrait» pour le quotidien *Nice Matin*, font un environnement presque douillet pour le vieil écrivain, discrètement aidé à entretenir son clos par les employés de la ville. Ces délicatesses viennent panser ses petites blessures d'amour-propre : il est meurtri, malgré de nombreux prix, dont le Prix des Ambassadeurs en 1949, le Prix National des Lettres en 1953, le Renaudot pour «Le Mas Théotime» en 1954, plus tard, en 1965, le Grand Prix littéraire de la Méditerranée, en 1968 le Grand Prix de littérature de l'Académie française, de son éviction de l'Académie Goncourt et de l'Académie française. C'est de Nice qu'il dépeint avec un humour désenchanté le parcours du combattant qu'a été sa tentative : «Ce voyage a été pour moi une épreuve, celle des 32 visites académiques, car, peut-être le savez-vous, on m'a amicalement poussé vers cette Dame du Quai de Conti. Tout le monde a été extrêmement aimable. Mais il est actuellement des problèmes qui le divisent et dont les complications dépassent les capacités de mon humble génie. Il semble - à première vue - qu'il soit impossible, humainement du moins, de se faire adopter par ce concile... Pour moi les pronostics sont assez bons, mais cela, au mieux, signifie que je pourrais obtenir à un premier scrutin de 10 à 14 oui- ce qui est très honorable. Soit! A moins que le susdit sort...»¹⁹

La ville, flattée de sa présence, respecte la discrétion qu'il qualifie lui-même de fausse modestie, et l'habitude qu'il a de tenir à distance les problèmes sociaux et politiques. Dans ce microclimat propice l'œuvre de l'écrivain se complète et s'harmonise par de grands romans, dont principalement «Le Renard dans l'île»(1956), «Les Balesta»(1956), trilogie familiale des origines, «Le jardin des Trinitaires»(1966), «Mon compagnon des songes»(1967), «Le Récif» (1971), et l'inachevé «Une Ombre». Dans ce récit publié à titre posthume Henri Bosco explore d'une façon nouvelle et troublante le mythe d'Eurydice, ombre qui cherche alors son corps, exprimant le désir humain de franchir l'impossible frontière qui sépare les vivants et les morts, sauf peut-être grâce à

¹⁸ Robert Ytier, *Henri Bosco ou l'amour de la vie : d'Avignon à Lourmarin par Marseille, Naples, Rabat et Nice. Souvenirs, témoignages et entretiens inédits (1965-1976)*, Éd. Aubanel, Lyon, 1996.

¹⁹ Lettre 166, 21/12/58 : «Henri Bosco, François Bonjean, Correspondance, 1935-1963, Le chant profond d'une amitié», *Cahiers Henri Bosco*, numéro spécial 37-38, Edition établie, présentée et annotée par Claude Girault et Jean Pierre Luccioni, L'Amitié Henri Bosco, 1998.

l'amour et à l'art²⁰.

Les gardiens, logés dans le petit pavillon du bord de route, lui aussi d'un rose éteint, qui veillent sur la maison et les travaux d'entretien avec plus de vigilance en l'absence du chien ont une nuit la surprise d'entendre de tonitruants braiments. L'âne qui paît le gazon du voisin, réincarnation de l'âne culotte, vient de faire échouer une tentative de cambriolage!²¹ Une étudiante canadienne, Monique Chabanne, évoque ainsi sa visite à la Maison Rose : «Une maison rose, sur une colline... il a fallu, pour la trouver, marcher longtemps. Elle est bien protégée par un portail de fer où le lierre joue, et, derrière le portail ouvert, il y a un jardin. Et il faut ouvrir encore des portes, parcourir des pièces ombrées, avant d'être admis dans le sanctuaire. L'amitié ne se donne pas facilement...»²²

La création du Fonds Henri Bosco fédère autour de lui d'efficaces, discrètes et admiratives amitiés, essentiellement celles de Claude Girault²³, Jean Onimus²⁴, Monique Baréa, responsable des Amitiés Henri Bosco; plus tard le professeur Alain Tassel dispensera colloques et sujets de thèses. La citoyenneté d'honneur, la grande médaille d'or de la ville de Nice, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur reçue en 1973, font de lui une notabilité des Lettres françaises dont Nice s'honore.

Son amie Marcelle Chirac, professeur de langue et de littérature française à l'Université d'Aix-Marseille, évoque sa dernière rencontre avec l'écrivain à la Maison rose, un jour d'octobre 1975 : «Le soir venait lentement sur la terrasse. L'air fraîchissait. Nous rentrâmes dans la bastide. Henri Bosco dont les forces avaient décliné - et dont l'esprit était toujours aussi étonnamment alerte - avançait avec précaution. Les marches d'escaliers, les tapis, les pieds des chaises, tout m'effrayait pour lui. Ma main, inquiète, doucement prit son bras, prête à intervenir plus efficacement en cas de heurt. Dans le vaste bureau - riche d'œuvres d'art et d'objets souvenirs- en ce lieu chargé d'âmes, autour de la lampe voilée par un grand abat-jour, Madeleine, Henri et moi avons contemplé, presque dans la pénombre, des images - éblouissantes: oui, des images: celles qui ornent les somptueuses éditions dont tant d'œuvres du romancier ont fait l'objet.»

Quelques semaines plus tard, le 4 mai 1976, non loin de ses 88 ans, Henri Bosco s'éteignait doucement dans la Maison rose.

²⁰ Henri Bosco, «Une ombre», NRF, Gallimard, 1978, 242 p. S.L. Beckett, «L'appel de la ténébreuse Eurydice dans «Une ombre», d'Henri Bosco», *Religiologiques*, Université du Québec, Département des Sciences religieuses, Montréal (Canada), vol.15, p.91-109, 1997.

²¹ Anecdote évoquée par mademoiselle Monique Baréa, conservatrice du Fonds Henri Bosco à Nice et fille d'un collègue d'Henri Bosco professeur au Lycée de Rabat.

²² Henri Bosco, «Entretiens avec Monique Chabanne», Texte établi par Claude Girault, *Cahiers Henri Bosco*, 1987, N° 27.

²³ Claude Girault (1926-2007) : Enseignant de langue allemande et professeur à l'Université de Caen, il rencontra Henri Bosco en 1962 à Lourmarin, contribuant à la création de Fonds de documentation Henri Bosco, chargé par l'écrivain du suivi posthume de son oeuvre. (Christian Morzewski, «Une longue intimité», *Cahiers Henri Bosco*, N° 25, 1985, N° 45-46).

²⁴ Une belle et cosmopolite carrière universitaire mène Jean Onimus, (1909-2007), agrégé de Lettres, membre d'une famille très aisée bien implantée sur la Côte d'Azur- un oncle fut un ami proche de Guillaume Apollinaire-, de Tunis à Nice et de l'étude de l'éducation, de l'art, de la crise du monde actuel à la recherche de Dieu par la prière. (Jean Onimus, «Portrait d'un inconnu, Jésus de Nazareth», *Collection Chrétiens autrement*, Editions L'Harmattan, 2002, 190 p. Jean-Marie Barnaud, « Jean Onimus», *États provisoires du poème VI*, Cheyne éditeur, 2008. p. 9-19)